

CONCOURS D'ADMISSION SUR TITRES EN PREMIERE ANNEE

7 avril 2006

EPREUVE DE SYNTHESE DE TEXTES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 4/12

Aucun document ni matériel n'est autorisé

SUJET

Vous réaliserez une note de synthèse sur la problématique dont les éléments sont fournis par les textes joints.

Vous en dégagerez le thème que vous annoncerez en début de copie.

Votre travail tiendra en 450 mots (tolérance plus ou moins 10%).

Une synthèse doit être concise, objective et ordonnée. **Aucune appréciation personnelle n'est tolérée** (ce n'est pas une dissertation).

La logique dans l'ordonnement des idées, la qualité de l'expression, le soin dans la présentation et la correction dans l'utilisation de la langue française entrent dans les critères d'évaluation, outre naturellement la capacité à sélectionner les idées essentielles et à les relier entre elles.

Les abréviations sont tolérées (et comptent pour un seul mot) lorsqu'elles figurent dans les documents d'origine ou lorsqu'elles sont d'usage courant (CNRS, INSERM ...)

Les noms composés (Etats-Unis) comptent également pour un seul mot.

Les textes sont au nombre de neuf repartis sur 26 pages. (+2 pages de présentation. A vérifier lors de la remise du sujet).

LISTE DES DOCUMENTS

- PP 1-5** Moi d'abord
- PP 5-8** Le moi à travers l'histoire des civilisations
- PP 9-12** De la science éco à la ... science ego
- PP 12-16** L'entreprise face aux dérives du jeu perso
- P 16** L'individualisme ambiant complique la tâche des employeurs
- PP 17-19** L'obsession identitaire
- PP 19-23** Le choix revendiqué de l'égoïsme
- PP 23-24** La fin de l'Europe chrétienne
- PP 24-26** Créatifs culturels contre communautaristes

N.B. Toute coquille ou erreur orthographique est sous la responsabilité des éditeurs des textes mis en annexe.

Moi d'abord

Enjeux Les Echos 1 juillet 2005

L'individualisme triomphe dans la société, l'entreprise et la vie privée. Cette quête permanente pour être soi, envers et contre tous, signe-t-elle la fin du collectif ?

'Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? ' Ces temps-ci, l'humeur des Français semble faire écho à la première strophe d'un texte attribué à Hillel le Babylonien (1). Etre pour soi, d'abord, envers et contre tous. Au bureau, dans les loisirs comme dans la vie privée, l'épanouissement individuel est devenu l'horizon indépassable de notre petite vie quotidienne. Une sorte d' ' ego-trip ' permanent où chacun cherche son moi. Jusque dans le plus petit détail. Ainsi est-il du dernier chic de se faire tirer le portrait par un grand photographe et de s'afficher sur le mur du salon, telle une oeuvre d'art, à moins que ce ne soit sur le couvre-lit, un sac à main ou un fauteuil Louis XVI. De même est-il tout aussi tendance de transformer sa ' mauvaise vie ' en ' autofiction ' (best-seller garanti) ou mieux encore de mettre sa vie sexuelle sur Internet, à l'instar de la jeune Chinoise Mu Zimei dont le blog est en train de faire le tour du monde (2). Plus sérieusement, que dire de l'échec du référendum sur le traité constitutionnel sinon qu'il exprime un repli sur soi doublé d'un sentiment de méfiance envers l'autre (surtout s'il est plombier polonais...), sans parler d'un flottement inquiétant sur ce que nous voulons faire ensemble. L'individualisme se révélerait-il à l'usage plus destructeur du lien social que la lutte des classes, au point de devenir la plaie des sociétés démocratiques ? La question, posée par Jacques Julliard au lendemain du 29 mai (3), est bel et bien dans les têtes en cet été 2005 : l'individualisme, cette magnifique conquête de l'homme moderne, n'est-il pas sur le point d'ébranler les fondations de notre vivre ensemble, et donc aussi d'entamer un petit bout de ce qui fait notre humanité ? C'est sur les richesses mais aussi sur les ambiguïtés de ce ' moi d'abord ' qu'*Enjeux* a voulu revenir dans un numéro spécial, au moment où chacun pressent que se joue notre capacité à imaginer et à investir ensemble l'avenir.

Il ne faut pas craindre, en guise de préambule, de le dire et de le répéter : l'émancipation individuelle est d'abord une formidable conquête. Comment ne pas plébisciter sans discuter une telle promesse de liberté, au sens politique du terme bien sûr, mais aussi d'autonomie personnelle quand il n'y a pas si longtemps l'individu - surtout s'il appartenait à une minorité - était susceptible de se voir enfermer dans un carcan de contraintes imposées par la société. Dans son dernier ouvrage, François de Singly fait ainsi l'éloge de cet individualisme pris comme un ' humanisme ' (4). ' L'individualisme a mauvaise image, écrit-il. Il est associé à la dictature du marché, à la lutte de chacun contre chacun. [...] Il est perçu comme la cause du repli sur soi, de l'égoïsme, de l'indifférence à autrui, de l'incivilité [...]. Mais l'individualisme sous-tend aussi la démocratie représentative et les droits de l'homme. Comment justifier le travail d'Amnesty International, par exemple, ou encore la lutte contre l'excision féminine, sans faire appel à la liberté d'expression contre la raison d'Etat, et au droit de chacun à disposer de son corps ? [...] La plus grande part des demandes de droit, de reconnaissance, de justice se font en référence à une conception d'un monde social au sein duquel tout individu mérite respect, dignité, considération. ' Une chance insigne pour tous ceux qui vivent ici et maintenant.

Car cette possibilité de se construire et de vivre comme on l'entend, ce que Kierkegaard appelait le ' choix de soi-même ', est une invention récente. Et qui plus est une invention occidentale (voir p. 76). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si dans le ' choc des civilisations ' imaginé par Huntington, l'islam radical diabolise volontiers l'individualisme comme la valeur occidentale par excellence. Contrairement à l'Orient, l'Occident moderne, en effet, surtout depuis les Lumières, s'est lentement mais sûrement émancipé du holisme (les sociétés holistes sont celles qui mettent en avant les valeurs collectives en limitant volontairement la souveraineté de chacun) pour entrer dans l'ère individualiste. ' Cette libération doit être entendue au sens large ', précise Jean-Claude

Guillebaud dans *La Refondation du monde* (5). ' L'individu moderne ne se libère pas seulement des sujétions imposées par l'Etat. Il s'affranchit tout autant des "assignations à résidence" : villageoises, familiales, culturelles, communautaires, biologiques, etc. Il se déracine pour s'affronter à l'universel. ' A travers sa micro-expérience du café philo, Raphaël Prudencio, professeur de lettres modernes et animateur d'un de ces cafés philo parisiens, souligne lui aussi cette volonté de ne plus être ' assigné à résidence ' : ' Les participants viennent bien sûr pour exprimer leur moi. Mais ce qui plaît avant tout dans ces cafés, c'est le décroisement. Leur première quête, c'est de se décentrer, d'échanger avec des personnes qu'ils n'auraient peut-être pas l'occasion de rencontrer. ' Le ' décroisement ' ne se limite pas au coin de la rue. Il est désormais banal de s'expatrier pour sa carrière à 5 000 km de sa famille, de passer d'une entreprise et d'un métier à l'autre, de divorcer et de se remarier aussi souvent qu'on le souhaite, d'avoir des enfants hors mariage, voire de changer de sexe... pourvu que tout cela favorise cet épanouissement tant désiré. D'où vient dès lors que cet individualisme si porteur de bienfaits est de plus en plus perçu dans nos sociétés comme un handicap, non seulement au bon fonctionnement de la collectivité, mais aussi tout simplement au ' bonheur ' individuel ? Comme si un subtil équilibre s'était rompu...

UN HOMME HAPPÉ PAR LE TEMPS PRÉSENT

Au tournant des années 80, le sociologue Gilles Lipovetsky sera l'un des premiers à tirer la sonnette d'alarme. C'est l'époque où il ausculte, avec une précision d'entomologiste, un individu tout entier concentré sur son être et sur son mieux-être, happé par le temps présent, qui ne croit plus aux grands messages de l'histoire. A ses yeux, c'est cette perte de sens de la continuité historique qui caractérise et engendre la société narcissique (6). La grande affaire de chacun est désormais de mener à bien, jour après jour, cette ' invention de soi ' pour reprendre la formule désormais consacrée de Jean-Claude Kaufmann. Pour le reste, l'individu fin de siècle ne se sent ni porteur d'un héritage ni comptable de ce qui arrivera demain. Fût-ce à ses propres enfants. C'est pourquoi l'explosion de la dette publique, par exemple, ne risque pas de lui donner une insomnie. Il n'a guère l'âme civique (l'abstention dans les scrutins nationaux s'est installée à l'étiage, voire au-dessus, des 30%) ni même militante (1% seulement de l'électorat est ' encarté '). Et même s'il affiche souvent une sensibilité épidermique au monde, il est capable de manifester en même temps une indifférence profonde à l'égard de son voisin de palier. Surtout si celui-ci n'est pas ce que Jean-Baptiste de Foucauld appelle ' gratifiant '. Autrement dit, plutôt riche et en bonne santé... Progressivement, on va donc assister à une explosion des liens (il faudrait plutôt dire des ' contacts '), notamment avec le développement d'Internet, mais en même temps à un rétrécissement du champ social : ' Depuis vingt-cinq ou trente ans, nous vivons dans une société où le lien social s'est massivement privatisé, analyse le sociologue Jean Viard. Il est de plus en plus individuel. On multiplie les relations de face-à-face entre individus, amis, partenaires, enfants... On forme de nouveaux réseaux, plus amicaux que collectifs. ' C'est le premier glissement de terrain de la société individualiste : chacun y a gagné en liberté, mais a perdu en capacité à s'inscrire dans une vie sociale. D'autant qu'il préfère souvent se laisser captiver par quelques ' confessions intimes ' télévisuelles (le titre d'une émission de TF1) plutôt que d'investir au coin de la rue dans une action collective. Le miroir plutôt que le ' devoir '.

En même temps, ce miroir ne lui renvoie plus forcément une image flatteuse. Depuis quelques années, le climat économique et social a changé. Le cabinet du psy, le dispensaire, voire les bureaux de l'ANPE, envahissent les émissions et les journaux télévisés. Le monde est devenu infiniment plus dur et plus complexe à comprendre. C'est le second glissement de terrain. ' Il y a vingt ans, nous parlions encore d'un narcissisme heureux et libérateur, analyse Gilles Lipovetsky. Aujourd'hui, la peur du chômage et de la précarité, les anxiétés alimentaires, les obsessions sanitaires sont omniprésentes. Paradoxalement, plus le présent est investi, plus le futur revient, mais sous ses aspects les plus noirs, comme une contre-utopie. Nous avons peur de tout, y compris de manger ! ' Narcisse a perdu sa belle insouciance. Il mange la peur au ventre, a besoin d'une

super-Nanny à la maison pour apprendre à éduquer ses enfants et redoute plus que tout le plan de licenciement ou de délocalisation. La ' fatigue d'être soi ' commence à faire des ravages. Alimentée par cette sorte de ' désenchantement du monde ' qui laisse l'individu orphelin d'un projet, d'une idée qui le dépassent. Avec l'ébranlement des cadres collectifs, il affronte sa condition de mortel sans aucun appui transcendant, qu'il soit politique, moral ou religieux. Il est émancipé, mais infiniment fragilisé. Insensiblement, l'individualisme contemporain révèle ainsi son côté obscur. Il est bien sûr particulièrement évident pour ceux qui ne sont pas ' équipés ' pour en faire leur miel. Autrement dit, les plus fragiles, les moins intégrés. Que ce soit dans la vie professionnelle ou personnelle. Robert Castel parle d' ' individus par défaut ' pour qualifier ceux - chômeurs de longue durée, jeunes en quête d'emploi, abonnés au travail précaire... - qui ne bénéficient pas du socle de ressources économiques et sociales nécessaires pour s'épanouir seuls dans la société contemporaine (ce que Pierre Bourdieu aurait appelé le capital culturel et social). Or ils sont de plus en plus nombreux. Pour eux, l'individualisme se décline surtout en termes de ' manque ' : ' manque de considération, manque de sécurité, manque de biens assurés et de liens stables ' (7).

UNE QUÊTE DE L'EXCELLENCE SANS FIN

Mais cette fragilité grandissante n'est pas l'apanage des plus faibles. Elle frappe aussi, pour des raisons diamétralement opposées, ceux qui sont parfaitement ' intégrés ' sur le plan professionnel et social. C'est le prix à payer pour ce que Vincent de Gaulejac, coauteur d'une somme consacrée à l'individu hypermoderne (8), appelle la face ' flamboyante ' de l'individualisme contemporain. ' Ceux-là vivent dans une sorte d'excès permanent - excès de consommation, mais aussi de pressions, de sollicitations, de stress -, sont en quête de performances toujours plus grandes et se brûlent dans l'hyperactivité, tout en se débattant dans un rapport au temps toujours plus contraignant ', analyse Nicole Aubert, chercheur et professeur à l'ESCP, qui a dirigé l'ouvrage. Dans une sorte de quête de l'excellence sans fin et parfois autodestructrice. Nicole Aubert met en garde contre ce qu'elle appelle les pathologies de l'idéalité et de la surchauffe : ' C'est d'une part le coût de l'excellence, où l'individu sombre dans la brûlure interne du *burn out*, quand il a le sentiment de n'avoir pu satisfaire les exigences d'un idéal du Moi de plus en plus sollicité par l'entreprise. C'est d'autre part les pathologies de l'hyperfonctionnement, particulièrement caractéristiques d'un contexte économique qui, ne sollicitant plus l'individu au niveau de ses valeurs ou de ses idéaux et en lui intimant de fonctionner comme une machine pour faire face à un contexte de pression et d'urgence toujours plus poussé, ne lui laisse plus que la panne ou la déconnexion brutale pour échapper à l'accélération qu'il ne parvient plus à assumer. '

Ce qui est vrai dans l'univers du travail l'est aussi dans la sphère privée, où les comportements de l'excès prolifèrent aussi. Depuis le sport extrême jusqu'à une chirurgie esthétique parfois tout aussi extrême ! ' La limite physique vient remplacer les limites de sens que ne donne plus l'ordre social. Ce que l'on ne peut pas faire avec son existence, on le fait avec son corps ', souligne David Le Breton (9). Dans tous les compartiments de la vie, l'individu contemporain est devenu son propre horizon, son propre compagnon de route... Et qu'il soit plutôt favorisé ou en mal d'intégration, cette solitude ne va pas sans une certaine souffrance. Signe des temps : contre les coups du sort, les victimes ne dégagent plus leurs vertus intimes mais proclament aussitôt leurs ' droits ' à être secourus. ' Dans leur manière d'aborder la société, les médias vont très loin dans l'encouragement de la démarche "J'existe, donc j'ai des droits". A travers la télé, un jeune aujourd'hui ne se sent en rien redevable vis-à-vis de la société. Il n'a plus de compte à lui rendre ', analyse Monique Dagnaud, chercheur au CNRS. Avec une telle représentation du monde, la dérive égoïste n'est pas loin. On la voit pointer son nez dans l'entreprise, où la panoplie de l'individu roi se déploie à l'envi : ' mon ' parcours, ' ma ' formation, ' mon ' bonus, sans oublier (à partir de 18 h 05) ' ma ' vie privée... (voir p. 48). Mais aussi dans la sphère sociale ou privée : pour un comportement qui tient compte de la vie collective, combien d' incivilités ' en tout genre ou au moins de

comportements égoïstes, sous couvert de grands principes, à l'instar de cette écocitoyenneté à bonne distance de son propre bac à sable (voir p. 52).

Faut-il pour autant sombrer dans le pessimisme ? ' Depuis Rousseau, la diabolisation est constitutive de l'individualisme moderne, mais ne tombons pas dans ce nihilisme qui est aussi une forme du politiquement correct, met en garde Gilles Lipovetsky. Nous vivons certes dans un monde difficile, anxiogène, mais l'individualisme, à mon sens, est de plus en plus réfléchi. Je ne partage pas l'analyse d'un Debord qui nous voyait tous transformés en zombies qui consomment et regardent la télé... Nous sommes dans la continuité des Lumières : nous aspirons tous à devenir majeur et capable d'exercer notre entendement. C'est ce que je constate dans la vie de tous les jours : les parents réfléchissent à l'éducation de leurs enfants ; les consommateurs ne se transforment pas en crétins devant le premier étalage. Les intellectuels qui répètent que l'individualisme n'est qu'abrutissement passent à mon sens à côté de ce qu'apporte l'hypermodernité : une multitude de sources d'information, de modèles, qui poussent l'individu à réfléchir. Même s'il n'est pas faux de soutenir que l'individualisme est un accélérateur d'inégalités. ' Michel Maffesoli va plus loin, sans perdre le fil de sa réflexion sur le tribalisme contemporain. ' Pour moi, le terme d'individualisme est une impertinence au sens scientifique du terme. Nous continuons à vouloir penser le monde à travers nos vieux schémas. L'individualisme, c'est l'idéologie du XIXe siècle qui a marqué le XXe de son empreinte, jusqu'aux années 60. Aujourd'hui, nous sommes dans un tout autre moment. Il suffit de regarder le spectacle de la rue pour s'en rendre compte. Le comportement des jeunes, en particulier : regardez les rassemblements technos (on en compte environ 450 chaque fin de semaine), sportifs, religieux, consommatoires... Regardez comment se développe de plus en plus l'émotionnel, le compassionnel... C'est de l'ordre de la viscosité, on veut coller à l'autre, éprouver des émotions ensemble, se perdre dans le groupe. On n'existe que par et sous le regard de l'autre. C'est le blog, la télé-réalité... C'est le contraire de l'individualisme : l'esprit du temps est à la persona multiple (le mot *persona* servait à désigner les masques de théâtre). Or ce décalage entre le dit et le vécu est un drame, car c'est dans ces interstices que vont se nicher les vieux réflexes de xénophobie et de repli sur soi. ' Individu ou personne, ce que redoutent les observateurs de la vie contemporaine c'est bien avant tout le délitement du lien social.

Certes, la question n'est pas nouvelle. Certains diront qu'elle est même d'une banalité affligeante. Tocqueville déjà exprimait la crainte que la démocratie ne soit affaiblie par un ' trop ' d'individualisme qui conduirait les citoyens à se désintéresser du pacte social (10) : ' Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde. Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils remplissent leur âme. Chacun d'eux retiré à l'écart est comme étranger à la destinée de tous les autres. Ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine. ' La question n'est pas davantage franco-centrée : avec *Bowling alone*, l'Américain Robert Putnam, professeur de sciences politiques à Harvard, a publié l'ouvrage de sociologie sans doute le plus commenté de ces dix dernières années aux Etats-Unis. Il y développe la thèse du déclin du ' capital social ' en tant qu'ensemble des réseaux sociaux qui font une société. Selon lui, il n'est rien pourtant que les liens sociaux ne puissent améliorer : la santé, la vie collective, le fonctionnement du système éducatif, la sécurité et bien sûr la croissance économique. Il se déclare toutefois optimiste pour l'avenir (voir p. 104), convaincu que ses contemporains souffrent d'isolement et sont avides de nouvelles connexions sociales. D'où d'ailleurs sa démarche de contribuer à faire émerger de nouveaux réseaux (bettertogether.org/putnam.htm).

Voilà sans doute la clé (mais non la fin...) de l'histoire. Nous vivons un de ces moments où tout semble se dérober, mais où tout se réinvente en même temps. Où tout peut basculer dans un sens ou dans l'autre. En France, aussi, sur le terrain, l'effervescence associative pousse à l'optimiste. De l'écologie à l'altermondialisation, des mouvements associatifs aux mobilisations aussi spécifiques qu'éphémères, la refondation du lien est

protéiforme, mais personne ne se hasarderait encore à jurer qu'elle est porteuse de quelque chose de plus grand qui pourrait s'appeler l'intérêt général (voir p. 100). Car si l'étiollement des solidarités collectives n'est pas démontré, la coexistence avec les ' autres ' en général se révèle plus problématique. On le voit avec le développement extrêmement rapide aux Etats-Unis des *gated communities*, ces quartiers enclos et sécurisés interdits aux non-résidents. Or la peur n'a jamais été la meilleure manière de ' faire société '. Pas plus que le repli sur de micro-communautés où l'autre me ressemble. Cet universalisme auquel nous tenons tant n'y résisterait pas. La vision libérale d'un *homo economicus* affranchi de tout lien autre que juridique, sans croyance, sans appartenance sociale et réduit à ses seuls intérêts ne peut suffire à ' réenchanter ' le désir de vivre ensemble. C'est à la politique, si malmenée ces temps-ci, de retrouver sa fonction symbolique en produisant un projet, une utopie nouvelle sur laquelle rassembler. Et aux individus de relever ce défi du goût des autres et de l'ouverture au monde. Afin de pouvoir citer jusqu'au bout la strophe de Hillel : ' Si je ne suis pas pour moi, qui le sera. Mais si je ne suis que pour moi, qui suis-je ? '

- (1) Un sage au temps de Jésus, de Mireille Hadas-Lebel, Albin Michel, 1994.
- (2) Libération, 4-5 juin 2005.
- (3) Le Nouvel Observateur, 2-8 juin 2005.
- (4) L'individualisme est un humanisme, Editions de l'aube, 2005.
- (5) Le Seuil, 1999.
- (6) L'Ere du vide. Essai sur l'individualisme contemporain, Folio Essais.
- (7) Les Métamorphoses de la question sociale, chronique du salariat, Fayard, 1995.
- (8) L'Individu hypermoderne, sous la direction de Nicole Aubert, Editions Eres, 2004.
- (9) Conduites à risque, PUF, 2002.
- (10) De la démocratie en Amérique.

Le moi à travers l'histoire des civilisations

MICHEL DERENBOURG

Enjeux Les Echos 1 juillet 2005

HISTOIRE ET GEOGRAPHIE DU MOI

Une évidence, l'individu ? Plutôt, une ' invention ' occidentale, que la science économique tente de mettre en équation. Quand les zoologues le remettent en question.

Homo occidentalis, une exception culturelle ? Il a conscience d'exister en tant qu'individu. Et c'est toute sa différence. Pour un bouddhiste du Sud-Est asiatique, le moi est une illusion. Pour un animiste sub-saharien, une vie ' hors sol ', coupée de ses racines tribales et environnementales, relève de l'impensable. Pour un Indien, la personnalité est un précipité instable de pulsions que détruira le dieu Shiva. En apparence, notre égoïsmes a triomphé des autres civilisations. Mais ce n'est pas la fin de l'histoire. Une autre conception du moi émerge de la *world culture* ambiante.

'Crédule, pourquoi cherches-tu à captiver des apparences fuyantes ? Ce que tu cherches n'est nulle part, ce que tu aimes, tu le perdras. ' L'apostrophe d'Ovide, au Ier siècle avant Jésus-Christ, s'adresse à Narcisse. L'adolescent est tombé amoureux de son reflet entraperçu en longeant une source. Malgré les nymphes qui l'appellent à se tourner vers la vraie vie, il se laisse dépérir. Pour le punir, les dieux le condamnent à une existence végétative. Et le transforment en fleur... Remontant à *'Iliade* (VIIIe siècle av. J-C), reprise par les poètes latins, puis les psychanalystes, la fable pourrait illustrer la tentation originelle de l'Occident. Narcissique au point d'oublier qu'il existe d'autres réalités que la sienne. Car ' notre ' moi n'a pas d'équivalent sur la planète. C'est le fruit de nos racines grecques et sémites, unies par le christianisme.

Dans la Bible, Dieu est éternel. Il a créé le monde. Façonné l'homme à son image. En d'autres termes, celui-ci dispose de facultés créatrices. C'est pourquoi Dieu lui donne tout pouvoir sur les plantes ou les animaux. Chez les présocratiques, pas de vérité stable. *Panta ruei* (tout coule), écrit Héraclite. Mais Parménide (VIe siècle av. J-C) défend la thèse inverse. Par définition, le non-être ne peut pas exister. Et les penseurs chrétiens lui donneront raison. Platon complète le tableau. Selon lui, il n'y a pas un, mais deux univers. Celui que nous révèlent les sens. Et celui des idées, qui permet de l'interpréter. A la fin du *Phèdre*, il raconte que les hommes sont pourvus d'une âme immortelle. Et qu'à leur mort, délivrée ' de la prison du corps ', elle monte aux cieux pour contempler le monde des idées. Là encore, cette vision sera recyclée par les chrétiens pour décrire le paradis.

Un acte fondateur, car dans les Evangiles, l'homme n'est plus seulement à ' l'image de Dieu ', comme chez les Juifs, ou ' la mesure de toute chose ', comme chez les Grecs. Grâce au Christ incarné, il devient ' fils de Dieu ', c'est-à-dire une parcelle de l'absolu. Du coup, vivre revient à poursuivre l'oeuvre commencée à la création, à coécrire l'histoire depuis l'alpha jusqu'à l'oméga (on dirait aujourd'hui de A à Z). L'aventure est d'autant plus exaltante que, malgré les drames et les souffrances, le scénario prévoit une ' happy end ', l'avènement d'une nouvelle Jérusalem, la cité céleste décrite dans l'Apocalypse de Jean. La fusion entre le moi grec et le moi juif s'opère dès les premiers siècles.

Quand il s'observe dans un miroir d'étain, l'homme du Moyen Age capte déjà le reflet de ses descendants. Pour eux comme pour lui, il existe quelque part une vérité transcendante. Quelque chose ' d'inengendré ', ' d'impérissable ', ' d'un seul bloc ', ' inébranlable ', selon la définition de Parménide. La foi dans la raison est le bras de levier qui permettra de révéler cette vérité. D'où la mission civilisatrice de ceux qui en sont armés. Ainsi que leur responsabilité devant l'histoire. L'homme médiéval ajoutait ' et devant Dieu '.

L'HOMME EN PROIE À L'ILLUSION D'EXISTER

Précisément, c'est ce cadre conceptuel dans lequel n'entrent pas les autres peuples. Pour les animistes du sub-Sahara étudiés par Placide Tempels pendant l'entre-deux-guerres, mais aussi pour une partie de l'Asie où le bouddhisme s'est ajouté aux religions primitives, il n'y a pas de vérité stable. Rien de comparable à l'être de Parménide ou le ' Je suis celui qui suis ', révélé à Moïse pendant l'exode. Dans la philosophie bantoue, il y a bien un dieu. Mais celui-ci est une force (Muntu) qui s'incarne dans une multitude de divinités secondaires, d'êtres humains, de plantes, d'animaux. Le soi n'est que le lieu et l'instant par lequel transite cette énergie vitale. Or celle-ci, sauf à s'étioler, circule en continu dans le reste de la création, les ancêtres, la tribu... De sorte que le soi individuel est vécu comme nomade, susceptible, par la magie, d'être délocalisé dans une autre personne ou un autre être. Sans cesse renforcé ou amoindri par d'autres énergies.

En Inde, il existe un être suprême (Brahma). Mais au quotidien, celui-ci est le témoin impassible des deux divinités qui font tourner la roue du temps : Vishnou, le dieu créateur, et Shiva, le dieu destructeur. Prisonnier de cette succession ininterrompue de morts et de renaissances, l'homme est en proie à l'illusion d'exister. C'est la déesse Maya

qui l'induit en erreur. Et cause ses souffrances. Le mieux qu'il puisse faire est d'accepter. D'autant que sa caste d'origine limite sa liberté de manoeuvre. Et que le monde lui-même est voué à cette succession inexorable de morts et de résurrections.

En Chine, le taoïsme, qui précéda le bouddhisme mahâyâna (du grand véhicule), imagine la réalité sur le modèle d'Héraclite : une sorte de fleuve vide. A l'usage du populaire, les charlatans ont multiplié les élixirs de longue vie. Pour équilibrer les flux d'énergie qui relient l'homme à la terre et au ciel, les moines ont inventé des techniques médicales sophistiquées (shiatsu, chi gong). Ils prétendent repérer l'instant propice à l'action grâce au *Yi-king*. Mais l'idéal reste ' le retour à la racine ' : la révélation du vide originel. Et ils ont enseigné aux rois l'art d'agir par le non-agir (wu fu)...

Même refus d'exister au sens occidental du terme dans le bouddhisme theravâda (ancien) qui prévaut dans le Sud-Est asiatique. Il n'y a pas de dieu, d'âme transcendante. L'individu a très exactement la consistance que génère son mental, lui-même conditionné par le rythme respiratoire ou l'attention portée aux choses. La raison est une production de nos neurones. Il n'y a rien qui mérite de s'accrocher. Il faut seulement mettre un terme à ce flux incontrôlé d'idées qui brouille la perception. Et, en l'attente, d'échapper au monde des illusions, pratiquer la compassion, faire prévaloir l'harmonie sur la discorde.

Sur la scène de l'histoire, le moi occidental avait toutes les chances de l'emporter. C'est le seul, en effet, qui se fixe pour objectif de changer la donne. Le seul qui se croit de taille à dompter la nature. Catholique signifie ' pour la terre entière '. Dès le IV^e siècle, saint Augustin esquisse les plans d'une mondialisation dans laquelle l'Occident fonctionnera comme une légion romaine en campagne. Au sommet de la hiérarchie spirituelle, à Rome, le successeur de l'apôtre Pierre. Sur les lignes de front, des commandants en chef, Césars, tsars ou monarques, dont saint Paul expliquait déjà dans ses Epîtres qu'ils détiennent leurs pouvoirs de Dieu.

Soumise à ces têtes pensantes, la société est organisée comme les membres d'un seul corps, chacun devant faire son salut en excellant dans sa spécialité. Les corporations du Moyen Age, avec leur mystique résumée par la formule ' ce que tu fais te fait ', illustreront à merveille cette dynamique, où l'épanouissement personnel contribue à l'enrichissement de la société tout en préfigurant l'avènement du royaume de Dieu.

Certes, au XVI^e siècle, le nouveau cosmos décrit par Copernic, les soubresauts de la Réforme, la redécouverte, via l'islam, des textes grecs originels, troublent un peu l'harmonie ambiante. ' De vrai, ou la raison se moque ou elle ne doit viser qu'à notre contentement ', écrit Montaigne dans les Essais. Sceptique par nature, ce haut magistrat du Bordelais s'intéresse davantage à la vie présente qu'à la vie future, aux espoirs de l'homme qu'aux desseins de Dieu... ' Fais ce que voudras ', conseille Rabelais aux étudiants de l'utopique abbaye de Thélème... Mais cette bouffée d'individualisme est bientôt stoppée par la Contre-Réforme.

Au XVII^e siècle, Bossuet prêche la monarchie de droit divin. Avec son *cogito, ergo sum* (je pense donc je suis), qui fait écho au *si fallor, ergo sum* de saint Augustin (si je me trompe, je suis), Descartes conforte l'ordre intellectuel ambiant plus qu'il n'y porte atteinte. Surtout, en théorisant le concept d'animal machine, il confirme le statut de l'homme dans la création. L'ère des révolutions attendra le prochain siècle... Mais quelles révolutions !

Tour à tour sombrent les valeurs qui fondaient l'existence du moi occidental. A commencer par Dieu. L'être impalpable de Parménide, le paradis des idées décrit par Platon cèdent la place à un univers mécanique dont le fabricant serait au mieux un horloger. ' La raison humaine est si peu capable de démontrer l'immortalité de l'âme qu'elle est obligée de nous la révéler ', plaisante Voltaire.

Mais en perdant son éternité spirituelle, l'homme gagne sa liberté temporelle. Sans volonté divine, en effet, comment justifier la monarchie ? ' L'homme est né libre et partout il est dans les chaînes ', constate Rousseau. Il invente le contrat social, tandis que Montesquieu repense *L'Esprit des lois* et codifie la séparation des pouvoirs. Affolé par ce tourbillon intellectuel qui emporte les têtes plus sûrement que la guillotine, Robespierre tente de ressusciter une transcendance qui justifierait l'ordre social. Il invente le culte de la déesse raison, censé se substituer au culte chrétien... C'est la première d'une longue série de transpositions qui visera à sauvegarder l'image que l'homme occidental se fait de lui, alors que sa vision de la nature change radicalement.

UN NOUVEAU MOI DANS UN MONDE GLOBALISÉ

Hume, déjà, soupçonne que nous raisonnons moins en vertu d'une grâce quelconque que par la force de l'habitude : nous appelons cause l'événement dont nous avons observé qu'il en précède un autre. Kant poursuit l'oeuvre de démolition. Certes, il y a bien d'un côté des concepts et de l'autre l'univers des sens. Mais la compréhension, comme en mathématique, suppose que les idées coïncident avec les faits. Echappant à toute expérience, la métaphysique n'a pas de fondement rationnel. Cette laïcisation de la pensée crée un choc. D'autant que les travaux de Lamarck, qui publie *La Philosophie zoologique* en 1809, de Darwin (*L'Origine des espèces*, en 1859) font peser un doute sur la spécificité de l'homme. Ne serait-il pas, comme le soutiendra plus tard Jacques Monod, un simple produit de l'évolution, elle-même fruit du hasard et de la nécessité ? Bref, un primate.

L'histoire des deux derniers siècles en Occident pourrait se résumer à une quête éperdue du ' propre de l'homme '. Schelling fuit dans un panthéisme romantique. Nietzsche dans un surhumain mythique, l'art se substituant à la religion et la transe à l'inspiration. Hegel, puis Marx, préconisent de substituer la ferveur révolutionnaire à la communion mystique, le Parti tenant lieu d'Eglise, et le socialisme réel de nouvelle Jérusalem. Freud découvre l'inconscient auquel Jung confère même une sorte de transcendance. Jusqu'aux existentialistes qui traquent dans la simple conscience d'exister une caractéristique qui n'appartiendrait qu'à *l'homo sapiens*. ' L'homme, seul parmi les êtres, lorsqu'il entend la voix de l'être, éprouve la merveille des merveilles, que ce qui est est ', ose ainsi Heidegger.

Vieilles lunes ? Dans un univers globalisé, les clivages s'estompent. L'Asie a intégré le rationalisme occidental d'autant plus aisément qu'elle n'y voit pas d'atteinte à une quelconque vérité transcendantale. Et tandis que les managers japonais prennent des cours pour apprendre à ' affirmer leur personnalité ' devant leurs partenaires occidentaux, ceux-ci font des stages de zen pour apprivoiser leur stress. Les catastrophes écologiques en cours et à venir ressuscitent une pensée animiste, rebaptisée holistique pour faire moderne. Le moi nouveau qui s'esquisse empruntera ses recettes, comme la *world food*, à toutes les traditions. Au risque d'y perdre son âme ? Ou son narcissisme ?

Les valeurs occidentales inspirent la culture contemporaine. Mais une bonne partie de la planète se fait une autre idée de ce qui caractérise l'individu. Et ne se reconnaît pas dans notre ego façonné par les philosophes grecs et chrétiens.

De la science éco à la... science ego

CATHERINE BERNARD

Enjeux Les Echos 1 juillet 2005

HISTOIRE ET GEOGRAPHIE DU MOI

L'abus d'individualisme peut-il nuire à la croissance ? Non, répondent depuis plus de trois siècles les économistes libéraux. Car le marché et ' sa main invisible ' canalisent tous les égoïsmes vers le bien commun. Une ' potion magique ' que les hommes politiques ne se privent d'ailleurs pas d'appliquer à des questions de plus en plus variées : environnement, santé, éducation, partout le citoyen se transforme en *homo economicus* censé agir au mieux de son intérêt... et de celui de la communauté. Mais ses ressorts intimes sont plus complexes qu'il n'y paraît.

'Les vices des particuliers contribuent à la félicité publique...' Bernard Mandeville, l'auteur de cette maxime, se serait sans aucun doute réjoui de l'individualisme ambiant d'aujourd'hui. Dès 1754, ce médecin-philosophe néerlandais expliquait, dans une ' fable des abeilles ' demeurée célèbre, pourquoi l'altruisme conduisait inexorablement à la ruine, tandis que l'égoïsme assurait la prospérité. Chez les hommes comme chez les abeilles. Quelques décennies plus tard, Adam Smith offrait à son tour son explication : grâce à la ' main invisible ' du marché, chaque individu poursuit son intérêt propre, tout en contribuant au bien-être général.

L'homo economicus et son ' égoïsme ' campent au coeur de (presque) toutes les théories économiques, qu'elles le déplorent ou s'en accommodent. Car c'est bien la coagulation des comportements individuels, ceux des consommateurs et des entrepreneurs, des prolétaires et des capitalistes, des épargnants et des emprunteurs, qui, in fine, façonne la structure de l'économie et détermine sa compétitivité. A décrypter le comportement des individus, la science économique s'est d'ailleurs forgée une compétence précieuse : celle de savoir comment flatter ses intérêts pour en tirer parti. Un savoir-faire qui lui permet de continuer à élargir son champ d'application, de la protection de l'environnement à la santé et à la justice sociale.

L'INTÉRÊT PERSONNEL AVANT TOUT

Pourquoi choisit-on de faire de longues études ? Pourquoi a-t-on plus ou moins d'enfants ? A la fin des années 60, l'Américain Gary Becker ouvre de nouveaux horizons à ceux qui croyaient *l'homo economicus* cantonné à des préoccupations strictement marchandes. Quitte à déranger. Pour lui, le ' capital humain ' est un facteur de production comme un autre, dans lequel l'individu, la famille et l'entreprise investissent en fonction d'une rentabilité attendue. Que les petites filles de nombreux pays pauvres n'aillent pas à l'école n'a rien d'étonnant : comme elles passeront leur vie au foyer, la dépense ne serait guère rentable... A l'inverse, plus le niveau de formation d'un individu est élevé, et plus sa consommation, qui lui prend du temps et donc lui ' coûte ', doit être riche en satisfactions. Si l'agent économique de Gary Becker affiche une rationalité sans faille, il n'est pour autant dénué ni de valeurs (religion, altruisme) ni de sentiments (amour, hostilité). Mais les uns et les autres ont ' un prix ' qui pousse chacun à réaliser les meilleurs arbitrages. Même la quantité d'enfants dans une famille dépend de l' ' utilité ' qu'ils représentent aux yeux de leurs parents : véritables ' biens d'investissement ' dans les pays pauvres, les rejetons occidentaux ressembleraient en revanche à des ' biens de consommation ' dont le coût, élevé, expliquerait que leur nombre soit limité...

Cette façon de réduire les principales activités humaines à des quasi-équations mathématiques a beaucoup choqué les esprits. Et pourtant, plus personne ne récuse aujourd'hui l'idée que l'intérêt économique personnel explique nombre de nos

comportements. Impossible ainsi de faire l'impasse sur les intérêts des médecins dans toute réforme de la Sécurité sociale. Brigitte Dormont et Eric Delattre, professeurs à Paris-Dauphine et Cergy-Pontoise, l'ont démontré, chiffres à l'appui : lorsque la densité de praticiens dans une région augmente, les médecins compensent la baisse du nombre de leurs patients en accroissant celui de leurs actes médicaux lors des consultations... Résultat : une augmentation de la densité médicale locale entraîne une hausse de 10,3% des dépenses ambulatoires, dont 8,20% proviennent de ce phénomène ' de demande induite ' ! Un casse-tête pour les pouvoirs publics soucieux de réduire la fracture médicale.

UN RAT DE LABORATOIRE ?

Mais si *l'homo economicus* est partout, la théorie en a longtemps eu une vision primaire : l'individu, toujours parfaitement informé et rationnel, était supposé consommer selon son niveau de revenu. Les lacunes d'une telle approche - et, partant, les insuffisances de l'économie de marché - ont donné lieu à d'innombrables raffinements, au point que la science économique flirte désormais sans complexe avec la psychologie et même avec l'expérimentation. Vernon Smith, le prix Nobel 2002, n'hésite pas, par exemple, à étudier *l'homo economicus* en laboratoire. Avec, au programme, de nombreuses pistes de réflexion.

Ainsi, le fournisseur d'accès Internet ou le constructeur de centrales nucléaires maîtrisent une expertise technique que n'a pas leur client, contraint de leur faire confiance. L'information n'est plus parfaite mais plutôt ' asymétrique '... De même, tel ou tel acteur économique n'agit pas toujours en fonction d'anticipations strictement rationnelles, censées les rendre capables de toujours choisir au mieux de leur intérêt, mais souvent plutôt ' adaptatives ', comme celles de l'investisseur immobilier qui achète en plein boom parce qu'il craint que les prix ne grimpent encore plus, ou du contribuable qui se dépêche d'anticiper sur la suppression annoncée de certains allègements fiscaux !

Autre ' découverte ' des tenants de la ' psycho-économie ' : s'il aime les paris aux gains potentiels illimités, *l'homo economicus* préfère se garantir contre un niveau maximal de perte. D'où, par exemple, les taux variables ' capés ' des prêts bancaires. Il a également tendance à évaluer gains ou pertes non en fonction de leur valeur monétaire absolue, ni même de son revenu réel, mais par référence à un changement de revenu ' désiré ' : certains épargnants considéreront comme ' perte ' une spéculation boursière rapportant ' moins ' que le gain minimal espéré... Daniel Kahneman, co-Nobel 2002, a également démontré que l'individu était plus sensible à un ' petit ' rabais sur un objet peu coûteux, qu'à une économie plus importante sur un bien onéreux. Sa ' théorie des espérances ' fait le bonheur des spécialistes du marketing : elle explique que les consommateurs prennent volontiers leur voiture pour profiter de promotions sur des produits à bas coût... quel que soit le prix de l'essence !

QUAND L'EMBOPOINT AFFECTE L'EMPLOYABILITÉ

A force d'étudier les ressorts les plus complexes de *l'homo economicus*, la science économique doit se rendre à l'évidence : ' La question n'est plus simplement de savoir si les individus sont rationnels, égoïstes ou joueurs mais de prendre en compte leur hétérogénéité : chacun, avec ses propres préférences, sa rationalité, sa relation personnelle au risque et au futur ', explique Annie Cot, professeur d'épistémologie économique à l'université Paris-I. Les assureurs le savent bien, qui se protègent contre les différences de comportement des automobilistes grâce au système de bonus/malus. Les spécialistes de l'emploi également : l'âge, la couleur de peau, le sexe ou, tout simplement, l'embonpoint ou la jovialité influent grandement sur l'employabilité de demandeurs d'emploi pourtant statistiquement équivalents. L'économiste, lui, en est réduit à multiplier les sous-catégories dans ses échantillons statistiques pour essayer de traquer comme il peut les ' profils types '. Afin de mieux identifier, par exemple, les comportements économiques parfois divergents entre hommes et femmes. Elyès Jouini, lauréat ex-aequo du prix 2005 du meilleur jeune économiste, a ainsi constaté que, en

matière financière, les femmes, loin d'être hostiles au risque, seraient ' seulement ' plus pessimistes que les hommes.

Le décortiquage minutieux du moi n'est pas toutefois la panacée. ' En voulant tout expliquer, l'économie perd de son pouvoir prédictif ', analyse Jean-Dominique Lafay, professeur d'économie politique à l'université Paris-I. D'ailleurs, la statistique ne peut pas tout : comment en effet chiffrer le coût de la précarité ou de la pollution ? ' Et comment un gouvernement, qui s'est engagé à réduire les émissions polluantes, peut-il savoir si deux usines auront la même capacité à s'atteler à cette tâche ? Leur vétusté, leur situation financière comme la personnalité de leur dirigeant joueront en effet un rôle déterminant ', explique Pierre Picard, professeur à l'Ecole polytechnique.

Dans ces conditions, l'Etat et l'économiste doivent accepter leur ignorance. Et laisser les intérêts s'exprimer librement sur des ' quasi-marchés ' où s'échangent des permis d'émission, à un prix reflétant le volontarisme des uns et les contraintes des autres. Enfin, si l'économie semble avoir réponse à tout, il ne faut pas pour autant en abuser, prévient Richard Layard, professeur à la London School of Economics. ' Multiplier les incitations financières finit par avoir des effets pervers : cela augmente l'individualisme et la rivalité entre les individus. ' Avec son cortège de stress, de dépressions, et même de suicides. Et si le PIB n'en souffre pas, le lord britannique l'a démontré : le ' bonheur ' national, lui, en pâtit grandement.

QUATRE PROFILS ' ÉGOÏSTES ' QUE LES NOUVELLES THÉORIES ANALYSENT ET TENTENT DE CORRIGER

Le resquilleur

Comment organiser le recyclage des déchets électriques et électroniques, quand certains producteurs ou importateurs disparaissent dès qu'ils ont fini d'écouler à bas prix leur cargaison de réfrigérateurs et autres lecteurs DVD ?

Ces resquilleurs ou ' cavaliers libres ' laissent en effet à leurs concurrents le soin (mais aussi le souci) de prendre en charge la fin de vie de ces produits dits ' orphelins '.

Pour éviter cela, le suédois Electrolux s'oppose à la création d'une taxe forfaitaire et d'une mutualisation des coûts du recyclage. Il préfère le ' chacun pour soi ' : faire payer à chaque producteur le recyclage de ses propres produits, afin d'inciter à la conception de produits plus écologiques. Pour chaque produit vendu, le resquilleur serait ainsi obligé de contracter une assurance recyclage ou de bloquer en banque des sommes dédiées.

L'envieux

L'intuition a été démontrée : les individus les plus riches se sentent en général plus heureux que leurs compatriotes moins bien lotis. Mais pourquoi, alors, le sentiment de bonheur n'a-t-il pas augmenté en Occident depuis cinquante ans ? Pour Richard Layard, professeur à la London School of Economics dans son livre *Happiness, lessons from a new science* (Penguin, Allen Lane), la réponse tient en un seul mot, l'envie. Les individus s'habituent très vite à des revenus plus élevés, et comme ils les comparent en permanence avec ceux des autres mieux lotis, la ' norme ' de richesse progresse sans cesse, pas la satisfaction.

Le rancunier

L'homo economicus n'est pas guidé par le seul égoïsme. Il peut aussi être... rancunier, comme l'ont démontré les économistes suisses Ernst Fehr et Simon Gächter, théoriciens de la ' réciprocité ' : pour ' punir ' les tricheurs et autres resquilleurs, les individus sont prêts à perdre des sommes d'argent non négligeables.

A l'inverse, les altruistes perdront de l'argent pour ' remercier ' ceux qui les ont aidés.

Cette forme de 'réciprocité' faciliterait le bon respect des contrats.

Le profiteur

Ils ont le même revenu, et pourtant... Le laborieux est un *working poor*, qui, malgré son travail, peine à subsister, tandis que le profiteur satisfait ses petits besoins grâce à l'aide sociale. Mais comment aider le laborieux et non le profiteur ? Marc Fleurbaey, économiste à l'université de Pau, propose de se pencher non sur le revenu apparent de chacun mais sur son revenu 'corrige' : car la situation familiale (vivre seul coûte proportionnellement plus cher), l'état de santé, le statut social, le chômage, l'accès à des services publics, la qualité de l'environnement immédiat (bruit, pollution, etc.) ou l'épanouissement au travail, expliquent pourquoi, à ressources équivalentes, certains sont, malgré tout, plus 'démunis' que d'autres.

L'entreprise face aux dérives du jeu perso

CLAIRE AUBE

Enjeux Les Echos 1 juillet 2005

LES COLLECTIFS EN EMOI

Les lieux traditionnels où se forment le travail et le vivre ensemble implorent. Mais le sens du collectif n'a pas disparu. Il se réinvente dans des groupes d'intérêt à taille humaine.

L'individualisation des rémunérations, des parcours, de la formation favorise-t-elle les comportements individualistes dans l'entreprise ? Les managers ont parfois le sentiment d'être confrontés à un agrégat d'ego d'abord obnubilés par leur trajectoire individuelle. Même s'ils sont désormais méfiants à l'égard de l'entreprise, les salariés n'ont pas pour autant perdu tout sens du collectif. Mais tout l'art du manager consiste à (re)susciter ce goût pour un projet commun, même fragile et éphémère... Une gageure pour ce salarié, soumis parfois lui aussi à la tentation de jouer perso.

'En mai dernier, nous avons frôlé la catastrophe.' La plainte de Xavier Tedeschi, directeur du cabinet de conseil Homme & Redéploiement, revient régulièrement dans la bouche des managers, avec les premiers vrais beaux jours désormais synonymes pour eux de disparition mystérieuse d'une partie des troupes, envolées en congé, en RTT, en formation ou ailleurs. En mai, fais ce qu'il te plaît, et le reste de l'année... aussi ; 22 millions de salariés, et moi, et moi et moi ! Car, désormais, l'individu est roi dans l'entreprise : 'mon' parcours, 'ma' formation, 'mon' bonus et... 'mes' vacances priment sur 'nos' objectifs ou 'nos' valeurs. Où est donc passé le sens du collectif ? s'interrogent des dirigeants, qui ne sont pourtant pas les derniers à lâcher leurs troupes lorsqu'une opportunité de carrière est en vue. Les entreprises ne seraient-elles plus que la réunion éphémère de mercenaires et autres salariés adeptes du 'moi d'abord' ? Comment le manager peut-il concilier les désirs et les droits de chacun avec le travail d'équipe ?

'Des consultants viennent me voir et me demandent : "Quel projet de vie me proposes-tu ?"' témoigne Xavier Tedeschi. Pour répondre aux désirs de chacun, le manager doit moduler les rémunérations, construire les parcours, accorder les formations. Et cela autant de fois qu'il y a de membres dans son équipe. Cet 'ainsi sois-je' répété sur tous les tons finit par l'exaspérer. 'Dans la culture d'American Express, on veille à ce que les employés soient heureux dans leur travail, rapporte Olivier Sauser, vice-président partenariat innovation et développement de la banque. Mais quand un collaborateur m'annonce qu'il veut apprendre le chinois, non pour prendre un poste en Asie, mais "pour la culture", je dois lui rappeler que ce n'est pas l'objectif de la formation.'

L'entreprise porte toutefois sa part de responsabilité dans l'avènement du ' moi d'abord '. Elle a organisé l'individualisation des parcours et des rémunérations, et instauré une culture d'émulation, ' un système où l'on recherche les champions, les numéros 1, où il faut se démarquer ', résume Dominique Steiler, professeur de management à l'ESC Grenoble. Quand on met en place des ' rankings ', ces notations qui positionnent notamment les commerciaux les uns par rapport aux autres, il n'est pas étonnant que le sens du collectif s'émousse. En fait, tant que l'individualisme s'exprime sous la forme du carriérisme, il est même plutôt apprécié. Les jeunes loups sont les bienvenus et leurs appétits encouragés à coup de primes, de Blackberry et autres Pocket PC.

Le problème survient lorsque l'antienne ' moi d'abord ' se transforme en ' pas nous, pas nous ', un refrain plus désagréable. ' Une stagiaire n'a pas hésité à me dire : "Il est 18h05, je pars, j'ai une vie privée", raconte, encore sous le choc, cette responsable de la communication. Les quadras regardent avec stupéfaction ces trentenaires qui préfèrent cocooner à la maison plutôt que de passer des nuits blanches au bureau. Trop ' perso ' les jeunes cadres ? Oui, mais d'abord au sens où ils attachent plus d'importance à leur vie personnelle qu'à leur carrière. Et il semble que cet état d'esprit soit contagieux. ' Il existe une solidarité entre collègues concernant la vie privée, observe Xavier Tedeschi. Quand je m'énerve à cause d'une absence, on me dit : "Le petit dernier est malade..." ' Les managers voient ainsi se développer un esprit collectif... contre l'entreprise. Y compris chez les cadres : au grand dam de leur direction, certains managers de Club Internet ont ainsi choisi l'augmentation générale plutôt que la prime individuelle. La crise est passée par là. ' L'image de l'entreprise comme terrain d'épanouissement n'est plus valide ; les salariés sont dans une logique donnant/donnant, sans sentimentalisme ', note Bertrand Poulet, consultant à la Cegos (1). Chartes de valeurs et autres déclarations de principes n'y font rien : l'entreprise n'arrive plus à rassembler.

Or la nécessité de travailler ensemble a rarement été aussi forte. Les entreprises ne peuvent présenter un front désuni face à un environnement plus compétitif, plus complexe et mondialisé. ' Avant, on n'hésitait pas à engager un projet immobilier sans l'avoir chiffré en détail, quitte à revenir en arrière en cas d'erreur, témoigne Philippe Prinnet, ingénieur chez Spie Batignolles. Aujourd'hui, il faut commencer par demander l'avis de techniciens, juristes ou financiers qui ne dépendent pas forcément de vous, discuter avec les élus et les associations. Il est impératif d'avoir une équipe soudée. ' La coopération devient cruciale ; si un maillon fait défaut, c'est toute la chaîne qui risque de rompre. Dans les organisations matricielles, devenues la norme, il n'y a plus de place pour les partitions solos. ' Tout le monde doit coopérer : il est essentiel d'être "aligné", de partager les mêmes objectifs ', souligne Olivier Sauser. Un alignement d'autant plus difficile qu'on parle des langues différentes. ' Suédois, Français, Polonais et Tchèques n'ont pas la même mentalité. Il est indispensable de s'assurer que tout le monde partage des valeurs communes ', commente Pascale Nemoz-Guillot, DRH chez Trelleborg, l'équipementier automobile suédois.

LAISSER S'ÉPANOUIR LES EGO POUR LES RÉUNIR

Sur quoi peut donc jouer le manager pour (re)créer ce collectif, puisque la bannière de l'entreprise s'est déchirée ? Chez Spie Batignolles, les membres de l'équipe ne se connaissent pas forcément avant le début de leur mission. ' Mais tous partagent le goût de la construction et la volonté que le bâtiment sorte de terre, affirme Philippe Prinnet. C'est cela qui fait le ciment du groupe. ' Les salariés ont peut-être perdu le goût de l'entreprise, pas celui de leur métier. Surtout lorsqu'il se décline en projets. ' Le sentiment qui les motive le plus, c'est de faire un travail intéressant ; les objectifs à long terme ne leur parlent pas ', confirme Marie-Christine Levet, PDG de Club Internet, qui a organisé toute l'entreprise sur ce mode. ' La logique est pragmatique : on n'est pas amené à vivre ensemble, mais pendant six mois, on peut créer localement du sens ', résume Thierry Picq, responsable du département management et ressources humaines à l'EM Lyon. (2)

Plus les salariés sont associés au projet, plus ils acceptent de se mettre au service du collectif. ' Les problèmes avec les jeunes n'existent que parce qu'on se contente de leur donner une tâche à exécuter ', estime Christophe Gay, patron de French Flavour Holidays. Dans cette PME spécialisée dans l'hôtellerie de plein air, des salariés du service relations clients sont par exemple chargés de développer les relations avec les comités d'entreprise, ' pour ne pas passer 100% de leur temps à des tâches rébarbatives '. Chez Homme & Redéploiement, tous les consultants sont actionnaires. Outre cet aspect financier, Xavier Tedeschi a aussi adopté un management au résultat. ' Je fixe les règles et je les laisse s'organiser comme ils le souhaitent, du moment que les objectifs sont atteints. Par exemple, il ne doit jamais y avoir plus de 30% de salariés absents en même temps, mais ils négocient entre eux quand ils partent en vacances. ' Cette responsabilisation permet de réconcilier les désirs individuels avec le collectif. La seule réponse pour rassembler à nouveau les ego est de leur offrir les meilleures conditions d'épanouissement possibles dans l'entreprise.

Mais la stratégie a ses limites. Il y a un moment où les appétits se réveillent : certains estiment qu'ils se sont plus investis que leurs collègues. D'autres voudraient être affectés à un projet différent. Comment faire pour que chacun trouve son compte ? ' Dès qu'il y a un embryon de difficulté, j'organise une réunion "cartes sur table", pour qu'on en discute tous ensemble ', explique Guy Bouilly, directeur des relations campings chez French Flavour Holidays. Tout en tentant de trouver une solution entre ' ego égaux ', les managers doivent souvent rappeler une règle un peu vite oubliée : la satisfaction des désirs individuels est un moyen consenti par l'entreprise pour atteindre ses objectifs ; elle n'est pas une fin en soi. L'entreprise n'est pas le lieu d'expression des individualités. D'ailleurs, dès qu'elle a l'impression que de trop forts ego la menacent, elle retrouve ses vieux réflexes de contrôle, transformant le ' tous ensemble ' en ' tous pareils '. Dominique Morange, aujourd'hui patron de PME informatique, en sait quelque chose, lui qui dans sa précédente société a reçu une lettre recommandée pour avoir mis une cravate quand ses patrons avaient demandé à tous d'être en blouse. ' Toute manifestation d'individualisme était gérée, maîtrisée, validée ', se remémore-t-il. Et le manager ? Il est un salarié comme les autres. Juste un peu plus schizophrène. Il joue son rôle et chante les louanges du collectif, ce qui ne l'empêche pas de la jouer solo si besoin est. Cet ' ex ou futur individualiste ', selon Frédéric Adida, coach et président de l'institut Assaté, n'hésitera pas à abandonner son équipe à la vue d'une opportunité. La facilité avec laquelle il peut jeter aux orties sa casquette de chef en dit long sur les difficultés de créer du collectif. Les dommages dans l'équipe seront d'autant plus grands que ses membres adhéraient ' à un projet humain - être coaché par ce manager - plus qu'au projet de l'entreprise ', souligne-t-il. Lâchés par lui, ils ont de fortes chances de se désinvestir à nouveau, et pour de bon, de l'entreprise. Un manager ou un dirigeant qui jouent ' perso ' sont les premiers fossoyeurs du collectif.

(1) Auteur de Les Outils du manager, Demos, 2005.

(2) Auteur de Manager une équipe projet. Pilotage, enjeux, performance, Dunod, 2005.

POUR SOUDER SON ÉQUIPE, IL VERSE LA MÊME PRIME À TOUT LE MONDE

A 31 ans, Christophe Gay, président de French Flavour Holidays, connaît un joli succès. Spécialisée dans les séjours pour les caravaniers, sa société a réalisé, en 2004, 15 millions de chiffre d'affaires. Et les 31 salariés, de la femme de ménage au directeur commercial, ont reçu 5 000 euros au titre de l'intéressement. Une logique égalitaire pour récompenser le travail d'équipe et créer un sentiment d'appartenance à l'entreprise, très important pour ce ' fédérateur dans l'âme ', comme il se définit lui-même.

INDIVIDUALISATION EN ENTREPRISE : TOUJOURS PLUS

Sur la feuille de paie.

Depuis cinq ans, l'apparition d'une part variable dans le salaire s'étend à la population non cadre. C'est aussi le temps de la ' rémunération cafétéria ', selon Towers Perrin, cabinet spécialisé dans les RH : à la mode aux Etats-Unis, elle commence à toucher les dirigeants français, qui peuvent désormais choisir entre stock-options et avantages en nature.

Au cours de l'entretien annuel d'évaluation.

Avant, les parcours dans l'entreprise étaient balisés : en entrant à un niveau donné, on avait une idée du poste où l'on pourrait aboutir cinq ans après. Depuis la bulle Internet, les entreprises ont pris l'habitude de dégager de nouvelles voies possibles pour leurs jeunes diplômés : 4/5e, congé sabbatique, mobilité accrue. Selon Towers Perrin, cette tendance devrait se renforcer avec les tensions sur le marché du travail liées à l'accélération des départs en retraite.

En formation.

Le droit individuel à la formation (DIF) fait de celle-ci l'affaire de chacun, à raison de vingt heures par an cumulables sur six ans.

En vacances.

Le temps où tout le monde partait en congés payés en même temps est révolu. Les 35 heures, même réformées, et les différents congés (parental, déménagement, etc.) ont fragmenté les absences sur toute l'année.

CÔTÉ PSY LES PRINCIPES CAPITALISTES DÉTOURNÉS AU PROFIT DU MOI

Tous les jours, l'entreprise rappelle à ses collaborateurs qu'elle est le lieu de la compétition avec ses concurrents et celui de la recherche d'une efficacité toujours meilleure. Pour cela, il serait plus simple pour elle d'avoir des collaborateurs dévoués et qu'elle puisse, si possible, gérer collectivement. Seulement voilà, petit à petit, les collaborateurs s'appliquent à eux-mêmes ces principes (efficacité et compétition). Etre efficace à l'échelle d'un individu, c'est avoir une vie qui épanouit et rend heureux. Etre compétitif, c'est obtenir plus pour soi. Ainsi, l'individualisme dans les entreprises n'est que le succès du modèle capitaliste : chacun se l'applique à soi. Il reste, pour l'entreprise, à apprendre à gérer ses collaborateurs qui l'imitent si bien. Il s'agit d'abord de les comprendre, car les uns et les autres n'ont pas les mêmes aspirations. L'étape suivante consiste à négocier avec eux un engagement en échange d'une partie de leurs attentes. Enfin, il faut les accompagner pour, à la fois, maintenir le cadre fixé avec eux individuellement, mais aussi le faire évoluer. C'est ce que nous appelons le pacte de management (1) qui doit se négocier avec chacun. Ainsi, ce n'est plus seulement aux collaborateurs de s'adapter, mais aussi à l'entreprise qui les emploie. Les managers vont devoir apprendre à tenir compte de l'individualisme et à en tirer profit plutôt que de s'en désoler.

(1) Pourquoi j'irais travailler, Eric Albert et col., Eyrolles, 2003.

Eric Albert

Psychiatre et consultant

POUR SURMONTER LE CHOC CULTUREL, ELLE FAIT JOUER L'ENCADREMENT

Pascale Nemoz-Guillot, DRH de la business unit Fluids, Acoustics and Solutions chez Trelleborg, a été confrontée à la question suivante : comment faire travailler ensemble

Suédois, Français, Allemands ou Polonais ? L'équipementier suédois avait en effet choisi l'entité française comme siège social pour six pays européens. Une vingtaine de cadres dirigeants ont donc planché sur le ' management transversal et multiculturel ' au cours d'un séminaire organisé par la Cegos, à partir d'un jeu... japonais.

dossier_management

Michel Quesnot : L'individualisme ambiant complique la tâche des employeurs

PROPOS RECUEILLIS PAR M. B.

Les Echos 13 septembre 2005

LE PRÉSIDENT DE MERCER HRC FRANCE (*) Les complémentaires santé existent depuis longtemps dans les entreprises. Pourquoi le sujet prend-il, aujourd'hui, une ampleur particulière ?

Dans une large majorité d'entreprises, le budget alloué aux complémentaires santé, c'est-à-dire les cotisations employeur et salariés, ne cesse d'augmenter d'année en année, avec le risque de faire implorer le système. Or les salariés sont de plus en plus attachés à cet avantage, qu'ils considèrent comme une part intégrante de leur rémunération. C'est un facteur différenciant. Aujourd'hui, un nouvel embauché aura davantage tendance à se renseigner auprès de son futur employeur pour savoir si l'entreprise propose ou non une complémentaire, et avec quelles prestations.

Comment rétablir l'équilibre ?

Les entreprises ne peuvent plus faire l'économie d'une révision globale de leur complémentaire santé. Pour cela, il faut se demander à la fois ce que veulent les salariés et jusqu'où l'entreprise peut assumer sa mission sociale. C'est un système fondé sur le volontariat. Il peut donc être discuté, notamment en se fixant des priorités. Une mutuelle d'entreprise a-t-elle, par exemple, pour vocation de payer des lunettes griffées à ses salariés ? On peut comprendre que certains ne veulent pas payer pour les besoins des autres, lorsqu'il s'agit de telles prestations.

Le principe de solidarité est-il battu en brèche ?

L'individualisme ambiant rend la tâche très difficile. Le « je paie, donc j'y ai droit » est un réflexe de plus en plus partagé, qui a transformé le système d'assurance-santé en un système de consommation de santé. Pour sauver ce qui reste du principe de mutualisation, les entreprises doivent passer au crible toutes leurs dépenses de santé, afin de repérer les dérives, et rectifier les termes de leur contrat, en instaurant des plafonds de remboursement, par exemple. Elles doivent aussi exiger de leur mutuelle, ou de leur assureur, des statistiques précises sur l'ensemble des postes (dentaire, optique, hospitalisation, consultations, etc.). Il faut le faire rapidement. Car, dans la plupart des cas, les décisions sont prises dans l'urgence, au moment de la renégociation annuelle du contrat avec le prestataire. Dans ces conditions, c'est la solution de facilité qui prévaut, c'est-à-dire la hausse des cotisations, qui pénalise à la fois l'entreprise et les salariés.

4310453|(*) Mercer HRC France est un cabinet spécialisé dans le conseil en avantages sociaux et rémunérations.

Société, Dossier

L'obsession identitaire

Remy Jacqueline

L'Express, 23 février 2004

Jamais la volonté d'affirmer sa différence n'a été si sensible. Prospérant sur le désarroi et l'individualisme, la soif d'identité annonce des remises en question. Libératrices ou régressives.

Qu'y a-t-il de commun entre l'essor du témoignage trash comme genre télévisuel, la mode des sports extrêmes, la floraison des tatouages, le succès des Gay Pride, le renouveau de la culture du terroir et le port ostensible du voile dans les banlieues françaises? La volonté d'exposer publiquement sa différence, la quête affolée de soi dans le regard des autres, la fierté d'être à nul autre pareil, l'espoir insensé d'affirmer qu'on s'est trouvé, le désir éperdu d' «exister jusqu'à l'incandescence», selon la belle expression du sociologue David Le Breton: bref, l'obsession identitaire.

Jamais, en tout cas dans les démocraties occidentales, les routes de la vie n'ont été si multiples et dégagées, jamais les marges de manoeuvre n'ont paru si larges, jamais les libertés individuelles n'ont fait l'objet d'un culte si vif, jamais nos petits ego n'ont été si choyés, respectés, flattés, rebelles affichés à toute oppression. «Chacun fait ce qu'il veut», ordonne le slogan imparable de la bonne pensée moderne. On est sommé de s'inventer soi-même, comme le raconte le sociologue Jean-Claude Kaufmann dans une imposante somme, chatoyante, publiée ces jours-ci chez Armand Colin: L'Invention de soi, une théorie de l'identité.

Parallèlement, alors qu'on vient d'enseigner à quelques générations d'écoliers comment conjuguer le «je» sans pudeur ni scrupule, des tribus de Français agglutinés revendiquent crânement leur identité collective et les plus radicaux, sur un ton tantôt larmoyant tantôt menaçant, balancent un «nous» têtu aux micros et aux caméras de télévision: ils disent qu'ils sont minoritaires, qu'ils ont droit à leur différence, qu'ils sont victimes de discriminations, qu'ils vont se fâcher. Attachés à leur «visibilité» militante, ils veulent être traités comme tout le monde, mais exigent de pouvoir se distinguer: c'est le défi communautariste. Un exercice collectif au bord de la crise de nerfs, une «hystérie identitaire», à laquelle le journaliste Eric Dupin vient de consacrer, sous ce titre, un livre précis et passionnant publié au Cherche Midi.

Tout se passe comme si individualisme et communautarisme se nourrissaient mutuellement: qu'il s'agisse d'un groupe ou d'une personne, l'important est de se distinguer. «Tout se passe, renchérit Dupin, comme si le désir d'être "comme les autres" avait progressivement, mais fondamentalement, été remplacé par celui d'être "différent des autres": l'obsession de l'égalité semble avoir cédé la place à celle de l'identité.» Dupin et Kaufmann partent du même constat: jamais on n'a autant parlé d'identité. «Placez le mot dans un intitulé de colloque ou de thèse universitaire, vous obtenez immédiatement un supplément d'âme», sourit Jean-Claude Kaufmann. Il pourrait ajouter que l'identité, présentée comme un label de pureté affective et idéologique - on nous l'a volée, on va la retrouver - sert souvent de cache-sexe à des mobiles politiques beaucoup moins avouables. Mais Kaufmann précise surtout que l'effet de mode masque un phénomène profond: «Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes entrés dans l'âge des identités.» Le problème est de savoir comment chacun d'entre nous va s'en accommoder. Pour exister aujourd'hui, explique-t-il, nous disposons du choix des armes. Nous subissons de moins en moins les déterminismes familiaux et sociaux qui, hier, nous

entravaient. Pour se «fabriquer» soi-même, il nous faut «fermer» ce champ des possibles: l'identité individuelle qu'on se construit résultera du tri opéré entre des images, des désirs, des projets, des conjoints, des idées. On va choisir qui on veut être. Et ce ne sera pas facile, prévient-il. «Chacun devient officiellement responsable de ses succès et de ses échecs, écrit-il. L'invention de soi, perspective irrépressible et fascinante de responsabilité et de liberté (qui accepterait de revenir à l'ancienne société du destin?), ouvre parallèlement sur un horizon de désarroi, d'implosions individuelles et d'explosions collectives.» Eric Dupin, lui, est beaucoup moins résigné. «Cette surconsommation identitaire est un péril structurel pour les nations et la démocratie, qui attaque la civilisation par les racines qu'elle prétend pourtant défendre.» Il faut lutter, écrit-il, contre l'«enfermement» identitaire par la diffusion de la connaissance. Et de protester: «Le monde peut-il contenir 5 milliards de nombrils?»

Avant de faire l'objet d'un vertige nouveau - «Qui pourrais-je devenir?» - et d'un plaidoyer perpétuel - «J'ai bien le droit...» - l'identité a été imposée d'en haut, autoritairement. Les registres paroissiaux, qui donnèrent naissance à l'état civil, furent généralisés au XVI^e siècle, avant d'être remis en 1792 aux municipalités. Mais l'émergence de l'identité «ne résulte de rien d'autre au début que d'un effort administratif pour réguler la nouvelle société», raconte Kaufmann. L'Etat naissant veut connaître ses administrés, les mesurer, les compter. En fait, les premiers papiers d'identité furent donnés à ceux dont on voulait surveiller les mouvements - d'abord les miséreux ou les paysans en rupture et ensuite les ouvriers, au XVIII^e siècle, puis les nomades et autres «romanichels» en 1912. La carte d'identité pour tous, enfin presque, est née sous Vichy: il s'agit de distinguer les «vrais Français» des juifs, qui ont droit à un document spécial.

«Un des paradoxes de l'identité était déjà tout entier dans ces débuts: en trompant sur le réel, en filtrant de façon sélective sa propre vérité, elle crée les conditions d'une action efficace, souligne Kaufmann. Elle est un mensonge nécessaire.» Le sentiment de l'identité individuelle s'est diffusé dans les milieux intellectuels et bourgeois tout au long du XIX^e siècle, qui voit fleurir épanchements romantiques et journaux intimes. Mais l'explosion identitaire se produit, selon Kaufmann et Dupin, au tournant des années 1960-1970. Pourtant, ironisent-ils tous les deux, l'identité n'existe pas.

Il suffit de se pencher sur les dictionnaires pour comprendre à quel point l'identité est un concept paradoxal: l'identité, c'est ce qui nous fait semblable - le même que les autres - mais aussi ce qui nous fait unique - distinct d'autrui. «L'identité personnelle supposerait l'absurdité d'un sujet restant exactement le même au fil du temps», observe aussi Eric Dupin. L'identité collective est encore plus problématique, sinon impossible, poursuit-il en citant le psychologue Pierre Tap: «Les membres d'un nous étant, tout au plus, des semblables.» Or, alors qu'elle est associée au mythe de l'invariant et du même, l'identité est en réalité un mouvement, affirme Kaufmann. Un mouvement épuisant si l'on considère, comme lui, que chacun est responsable à chaque instant de sa décision: être ceci plutôt que cela, l'identité s'incarnant dans l'action (lire pages suivantes).

Tout le problème, pourtant, vient de ce que l'identité, cette notion floue, parle «diablenement aux hommes», insiste Dupin. Elle est d'une très grande pauvreté épistémologique, mais, en revanche, d'une très grande efficacité idéologique - selon l'expression de l'anthropologue François Laplantine. En particulier en période d'incertitude, d'accélération, de mondialisation, de mutations brutales, de célébration du présent. Plus personne ne rêve de mettre ses pieds dans les traces de ses père ou mère. Aucune génération ne veut ni ne peut aujourd'hui se contenter de reproduire ce que la précédente a fait, en l'améliorant. La société n'assure plus son identité en héritant de son passé ni en se comparant à ses voisins. Et la soif d'identité est d'autant plus vive qu'on assiste au «crépuscule des grandes évidences identitaires», écrit Dupin. Les trois piliers traditionnels de l'identité collective traditionnelle - travail, famille, patrie - «ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient». Ils sont devenus des valeurs discutées, des

organisations impuissantes, des institutions privées d'autorité. Chef de l'Etat, chef de famille, chef d'entreprise: «Ce sont trois grandes figures d'autorité qui ont été bousculées, constate Dupin. Si l'individu y a gagné de nouvelles marges de liberté, son inscription dans l'univers social s'en est trouvé singulièrement compliqué.» Du coup, explique l'auteur de *L'Hystérie identitaire*, chacun est tenté de se chercher des identités nouvelles, défensives comme le fondamentalisme religieux, le nationalisme culturel ou les solidarités territoriales, ou plus «modernes», comme le couple homosexuel. Encore que ce dernier soit furieusement tenté de se parer des atours du couple traditionnel. Donc, pour découvrir à quoi on ressemble, on va piocher dans le «festival des régionalismes», le menu à la carte des nouvelles religions, le marquage commercial, le corporatisme des métiers ou des élites, ou la «fierté ethnique»: «Nique ta race», disent les cours de récréation. «Retourne chez toi», réplique l'extrême droite. L'affirmation identitaire sert parfois moins à se construire qu'à rejeter, régresser, exclure. L'identité est un concept hautement inflammable.

Jean-Claude Kaufmann, lui, ne croit pas que l'obsession identitaire soit issue d'un effondrement des grandes institutions, croyances et utopies, qui auraient soudain laissé le champ libre à l'incertitude individuelle. Il affirme au contraire que c'est la montée de l'individualisme qui a sapé ces grandes forteresses de l'ordre social et culturel. Plus personne n'accepte de se laisser dicter sa vie, prétend-il. L'identité, désormais, est une création personnelle même si, Kaufmann l'admet volontiers, on obéit toujours à des courants sourds et à des normes obscures. Mais l'auteur de *L'Invention de soi* se défend de tout angélisme. Reprenant la thèse développée dans *La Fatigue d'être soi*, par Alain Ehrenberg (Odile Jacob), il explique que cette quête solitaire est éprouvante, parfois déprimante et que la liberté peut être un fardeau. Et il met en garde les aventuriers de l'individualisme triomphant contre la tentation d'aller chercher dans le passé les recettes de l'avenir. Il faut se conquérir soi-même, dit-il, sans aller chercher une hypothétique essence de soi dans la biologie, la nature ou la tradition. Il faut au contraire sortir de soi: «Je est un autre», disait Rimbaud. Eric Dupin aussi se méfie du syndrome de la «pensée en marche arrière» - autre expression de François Laplantine. «La pensée identitariste est fâcheusement introvertie et fixiste», observe-t-il. On a même vu un groupe minoritaire de la Cour européenne des droits de l'homme invoquer, à propos de l'accouchement sous X, un «droit à l'identité, comme condition essentielle du droit à l'autonomie».

Contre les dérives du culte identitariste, Jean-Claude Kaufmann appelle de ses vœux une société «de chaleur et de caresses», et un rêve collectif d'altruisme et de goût des autres comme antidotes au conflit et au mépris. Mais seule la passion du savoir nous fera sauter le mur des ego et des ethnocentrismes. Eric Dupin ne propose pas d'autre clef: seule la connaissance des autres nous permet de relativiser les particularismes qui semblent isoler les individus et les groupes, «de décrier la relation à autrui», de cesser de concevoir le monde «sous l'angle mortifiant» de chocs perpétuels.

Le choix revendiqué de l'égoïsme

ANNE FEITZ

Enjeux Les Echos 1 juillet 2005

60 MILLIONS D'EGO - DANS LES LOISIRS

Pendant les loisirs, au travail, dans la vie citoyenne ou la sphère privée... Partout, les comportements individualistes se développent. Le ' moi je ' aurait-il supplanté le ' nous ' ?

' Avec la disparition des rapports sociaux contraints, les individus sont devenus stratèges de leur vie. ' Cette analyse du sociologue Jean Viard trouve une illustration parfaite dans les loisirs et la consommation. Ici, dans le terme ' égoïsme ', il faut entendre refus des normes et des contraintes sociales. C'est la société du temps pour soi, du droit aux loisirs et, plus encore, du droit à choisir. Du média sur mesure au voyage à la carte, l'individu suit ses aspirations en fonction d'une personnalité qui peut-être protéiforme. Et les 35 heures, qui ont accru son temps libre, tout comme Internet, qui favorise les comparaisons, ont brutalement accéléré la tendance.

Les médias deviennent plus interactifs : Radio, télévision et journaux à la carte

' Notre service de podcasting compte déjà 25 000 utilisateurs réguliers ! ' Thomas Baumgartner, responsable éditorial adjoint d'Arte Radio, n'en revient pas. Lancé en février, le service proposé par la radio sur Internet, créée par Arte il y a trois ans, rencontre un succès fulgurant : il permet aux internautes de s'abonner au site et d'en télécharger automatiquement les fichiers son récents grâce à un nouveau format, le RSS (Really Simple Syndication). ' Plus besoin de se connecter régulièrement au site pour voir si nous avons diffusé de nouvelles émissions ', explique Thomas Baumgartner. Contraction de iPod (le baladeur numérique d'Apple) et *broadcasting* (diffusion), le podcasting, apparu à l'été 2004, explose aux Etats-Unis. ' On y compte déjà 5 000 podcasts référencés, et ce chiffre augmente de plusieurs dizaines par jour ', indique Bertrand Lenotre, l'un des premiers à avoir proposé, en janvier dernier, un podcast francophone.

Le phénomène, naissant en France, n'est que la manifestation la plus récente de l'engouement pour les médias sur mesure. ' C'est la fin des approches de masse, au profit de démarches plus individuelles : chacun sélectionne les médias qui lui ressemblent ', souligne le sociologue Bruno Marzloff, fondateur du groupe Chronos. A la télévision, la tendance est apparue avec les chaînes thématiques, qui n'ont cessé de grignoter l'audience des grandes chaînes généralistes (voir p. 47). ' Disposant de 120 chaînes en français, les téléspectateurs choisissent en fonction de leurs centres d'intérêts ', commente Alain Le Diberder, spécialiste des médias. Activité autrefois conviviale, regarder la télévision devient même parfois une pratique solitaire : passé de 34% en 1995 à 43% en 2003, le taux de foyers disposant d'au moins deux téléviseurs ne cesse de grimper. De même, le DVD et le ' home cinéma ' favorisent la consommation de films à la carte. ' J'achète généralement en DVD les films qui m'ont plu au cinéma. Je peux ainsi les regarder dans de bonnes conditions et les montrer à des amis, autant de fois que je veux, sans dépendre des programmations à la télévision ', témoigne Sébastien Gaugé, un informaticien de 35 ans qui a investi dans une installation de home cinéma.

Avec les nouvelles technologies, la percée des médias à la carte pourrait s'accélérer. Alcatel développe ainsi une télévision interactive, qui permettra notamment de créer sa propre chaîne, dédiée à sa famille ou à son club sportif. ' Il y a une énorme demande pour cela ', insiste Thomas Staneker, directeur marketing pour les applications résidentielles chez Alcatel. Il cite le village autrichien d'Engerwitzdorf auquel Telekom Austria a confié des caméras numériques. En quelques mois, est née une chaîne locale diffusée via ADSL : succès garanti auprès des habitants ! De même le magnétoscope à disque dur (PVR, *Personal Video Recorder*), encore à ses balbutiements en France avec 200 000 unités vendues, fait des ravages outre-Atlantique, en particulier avec le système intelligent TiVo, capable de reconnaître vos préférences, d'enregistrer jusqu'à 80 heures d'émissions... et de supprimer la publicité ! ' Le PVR y a passé le cap des 10 millions d'unités ', indique Philippe Bailly, du cabinet NPA Conseil. Et la vidéo à la demande décolle aux Etats-Unis. ' Le câblo-opérateur Comcast compte 8 millions d'abonnés à son service gratuit, qui ont chargé en moyenne trois programmes par foyer et par semaine : cela devient une réelle composante du paysage audiovisuel ! ' poursuit-il. Mais c'est surtout le format RSS qui va révolutionner les médias. En permettant de s'abonner au téléchargement automatique de fichiers ' son ', mais aussi de textes et bientôt de vidéos, il permet déjà à tout internaute équipé en haut débit de se fabriquer son propre média.

Les activités culturelles font le plein : S'épanouir, plutôt que s'engager pour l'autre

Ce n'est pas après avoir vu *Les Choristes* que Géraldine Marie a décidé de s'inscrire dans une chorale, à Rueil-Malmaison. Si depuis septembre dernier cette jeune cadre de 34 ans, mère de deux enfants, passe deux heures à faire des vocalises, un jeudi soir sur deux, c'est d'abord pour évacuer son stress et retrouver cette sensation de joie de vivre entière qu'offre le chant... Chant, danse, théâtre ou peinture : un Français sur dix pratique assidûment une activité culturelle ou musicale, c'est deux fois plus qu'il y a vingt ans (selon l'Insee). Alors que le taux d'adhésion à des associations est resté globalement stable entre 1983 et 2002 (autour de 45%), les activités culturelles ou sportives ont fortement progressé au détriment de la défense d'intérêts communs (parents d'élèves, propriétaires, syndicats...). Dans la société du ' moi ', l'épanouissement est devenu un ' must '. Auparavant, ' l'individu se devait d'abord à sa famille, à son métier, à son pays, souligne Gérard Mermet dans *Franco-scopie*. Aujourd'hui, le développement personnel est une motivation constante. '

Le sport se pratique d'abord seul : Le plaisir de l'effort sans les contraintes

Vélo, natation, marche... le palmarès des sports les plus pratiqués en France (voir p. 47) est clair : les Français préfèrent les sports individuels. Et la raison en est simple : l'absence de contraintes. ' On a bien assez d'obligations pendant la semaine pour ne pas en rajouter le week-end ! ' témoigne Florence Martin, 39 ans, avocate à Metz. Pour sa part, elle a choisi la marche. Tous les dimanches, ou presque, elle profite des services de l'Internationale VolkssportVerband (IVV), la Fédération internationale des sports populaires, qui prépare une randonnée de 10 à 20 kilomètres dans la région : balisage des sentiers, points de ravitaillement... Et pas besoin de s'inscrire : il suffit de se présenter au départ entre 7 et 13 heures et de payer 1,80 euro par personne. Florence Martin embarque donc régulièrement sa famille et quelques amis, selon son humeur, pour se ressourcer quelques heures en toute liberté. ' Parfois, on se décide un quart d'heure avant le départ ! ' précise-t-elle. Fini, la pression sociale et le culte de la performance des années 80. Place au sport plaisir et au refus de règles susceptibles d'entraver l'autonomie. C'est la montée des sports individuels, c'est aussi l'essor des activités auto-organisées. ' On se regroupe pour faire ce qui plaît : seul un pratiquant sur quatre appartient à un club ou à une association ', précise Patrick Mignon, responsable du laboratoire de sociologie de l'Institut national des sports et de l'éducation physique (Insep). Hélène Pasteur, cadre commercial de 42 ans, préfère ainsi faire ses abdos fessiers toute seule chez elle. ' Devoir respecter les horaires d'un club est source de stress. Pour moi, le sport doit être une détente ', explique-t-elle. Une tendance qui touche même les sports collectifs. ' On compte 2,5 millions de licenciés en football, mais on estime que 5 millions de Français tapent la balle ', poursuit Patrick Mignon. Ici, individualisme ne rime pas avec solitude, mais plutôt avec convivialité : pour plus de 80% des adeptes, le sport se pratique en groupe. ' Mes randonnées du dimanche me permettent de papoter pendant deux ou trois heures : le bonheur ! ' conclut Florence Martin.

Les vacances en famille sont remodelées : Chacun selon son rythme et ses goûts

Pour Sylvie et Christian*, ' vacances ' ne doit pas être synonyme de ' sacrifice '. Or, en la matière, les deux quadras n'ont pas les mêmes goûts : il est fan de surf des neiges, elle adore marcher. ' Tous les ans, chacun essaie de faire un voyage correspondant à sa passion ', confie Sylvie. Christian est ainsi parti dix jours cet hiver dans les Rocheuses canadiennes, et elle s'est offert trois semaines de trekking au Népal. ' Chacun y a trouvé son compte et, pendant ce temps, l'autre a gardé les enfants ', précise Sylvie. Mes vacances quand je veux, où je veux, avec qui je veux : la tendance est profonde, y compris au sein des familles. Témoin, la progression du nombre de Français à partir, comme Sylvie et Christian, sans leur conjoint. ' Ils représentent au moins le quart de la clientèle de Terres d'aventures ', estime Alain Capestan, directeur général de Voyageurs du monde, maison mère du tour-opérateur. Pour preuve, aussi, le succès croissant des

hôtels clubs offrant une large gamme d'activités. ' De plus en plus, les membres d'une tribu partant ensemble ont chacun une demande différente ', rappelle Godeleine Vérin, directrice de la production de Jet Tours, qui a multiplié depuis trois ans l'offre d'activités dans ses hôtels clubs Eldorado : tennis, tir à l'arc, plongée ou équitation, sans oublier bien sûr le mini-club pour les enfants. Dans le même esprit, Nouvelles Frontières propose depuis plusieurs années un tarif spécial pour ses clients non sportifs, accompagnant un plongeur ou un skieur.

Portée par les 35 heures, l'essor des transports low cost et du TGV, l'individualisation des vacances est encore plus manifeste au niveau de la société. ' Les individus ont retrouvé la maîtrise de leur temps et sont sortis des rythmes collectifs du type métro-boulot-dodo-vacances au mois d'août ', analyse Bruno Marzloff. Les Français ne partent plus tous au même moment et multiplient les séjours courts et les week-ends à thème : gastronomie, thalasso, randonnée... Ils veulent aussi ne plus partir tous au même endroit. ' Le succès du voyage à la carte, observé depuis une bonne dizaine d'années, s'est accéléré depuis deux ans ', témoigne Godeleine Vérin. Les tour-opérateurs spécialisés s'en félicitent : Voyageurs du monde, qui réalise 70% de ses ventes avec le ' sur-mesure ', a vu son chiffre d'affaires s'envoler de 30% par an depuis 1995 pour atteindre 135 millions d'euros en 2004... ' Les circuits accompagnés ne progressent plus que s'ils ont un "alibi" : aventure, culture, voyage familial... ', souligne Alain Capestan. Un succès dopé par Internet et les ' packages dynamiques ', qui permettent de choisir en ligne son vol, ses hôtels ou sa voiture de location. Il y a un an, Expedia, l'un des leaders du voyage en ligne aux Etats-Unis, s'est lancé en France sur ce concept. Et y réalise, selon Marc Ruff son président pour la France, ' des résultats impressionnants '...

Le high-tech donne le ton : Portables ou PC de plus en plus uniques

Phénoménal ! En 2004, les clients de SFR ont téléchargé 25 millions de services pour personnaliser leur téléphone mobile. Presque dix fois plus qu'en 2001 ! Sonneries, fonds d'écran, tonalités d'attente, coques... le boom n'en est pourtant qu'à ses prémices, estime Stéphane Bohbot : ' En 2008, près de 60% des mobiles ne seront plus des produits standard, personnalisés après coup, mais auront été conçus dès l'origine pour répondre aux attentes d'une clientèle très segmentée ', analyse le jeune fondateur de ModeLabs, une PME spécialisée dans ce type de segmentations. Créée en 2003, elle a réalisé 83 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2004.

Produit high-tech hier réservé à une élite - ce qui suffisait pour se distinguer de son voisin -, le portable est entré dans le flux des produits de ' commodité '. Dès lors, la majorité des consommateurs cherche des modèles qui leur ressemblent. La micro-informatique, banalisée, vit la même évolution : ' Nos clients réclament de plus en plus d'options : la diversité des configurations vendues augmente ', affirme Christophe Burckart, chez Dell, spécialiste des PC ' sur mesure '. ' La consommation est un élément simple pour exprimer ses préférences individuelles ', rappelle Geneviève Flaven, directrice associée de l'agence Style-Vision. L'industrie, jusqu'à présent, a trouvé une parade avec le ' sur-mesure de masse ' dont de nombreux secteurs (automobile, textile, chaussure, agroalimentaire...) se sont emparés pour ' coller ' au plus près à la demande, sans se remettre totalement en cause. Passer au vrai sur-mesure sera une autre aventure !

LE PODCASTER

Olivier Vignot, 21 ans, graphiste.

' Je ne m'informe que sur Internet, à partir de sites ou de blogs que j'ai sélectionnés. Les médias classiques sont en retard par rapport au Web et trop politiquement corrects : je préfère me fabriquer mon propre média. Grâce à la technologie des flux RSS, je

télécharge automatiquement les nouvelles infos des sites ou des blogs choisis - 500 par jour - sur mon ordinateur portable. Je me suis abonné à *Libé*, *Le Monde* ou *Nova*, pour voir comment pense le monde, et à des sites ou des blogs indépendants comme Indymedia, pour avoir l'envers du décor. Depuis janvier, il est possible de télécharger aussi des fichiers son. Je suis donc devenu adepte du podcasting : je charge tous les jours une heure d'émissions spécialement conçues sur mon disque dur, puis sur mon iPod, à partir de sites spécifiques comme Arte Radio ou Podcasteur. Comme ça, je peux les écouter dans le métro ou le soir si je veux. Mais le plus souvent, je plonge juste après les avoir téléchargées : on devient vite un drogué du temps réel !'

La fin de l'Europe chrétienne ?

Tony Coenjaerts.

Trends/Tendances 12 janvier 2006

Contrainte d'évoluer dans des sociétés converties au pluralisme et à l'individualisme, l'Eglise est en voie de marginalisation et le «réenchantement religieux» tant de fois promis tarde à se manifester.

Parmi les moins de 40 ans, «un Belge sur deux se dit sans religion», relève cet essai qui analyse le processus de sécularisation en cours depuis une quarantaine d'années dans cinq pays catholiques : la France, la Belgique, l'Espagne, l'Italie et le Portugal. Pire, les Belges, toutes classes d'âge confondues, désignent la religion comme l'un des domaines les moins importants de leur existence : «45 % d'entre eux lui reconnaissent une certaine place», juste avant celle de la politique mais loin derrière celle de la famille, du travail, des amis et des loisirs, «thèmes qui recueillent autour de 90 % des suffrages».

En cause, la montée de l'individualisme qui conduit l'homme moderne à «ignorer qu'il vit en société» et à vouloir être le principal acteur de son devenir. Dans pareil contexte, tradition et obéissance n'ont plus leur place. Si l'on y ajoute la disparition de la famille comme institution socialisante et le déclin de l'autorité à l'école, «on peut s'interroger sur les capacités d'une religion traditionnelle comme le catholicisme, mais cela vaut tout autant pour les autres religions, à se perpétuer».

Face à une société pluraliste qui tend à reléguer le religieux à la seule sphère privée, l'Eglise accumule les maladroites et se comporte en puissance nostalgique, «incapable de faire entendre son point de vue autrement que comme autorité contraignante». En Italie, le pape intervient en personne auprès des juges et avocats italiens pour leur demander de ne pas se rendre «complices» de divorce. En Espagne, le Vatican demande aux employés municipaux de refuser de célébrer la moindre union homosexuelle, même s'ils doivent en perdre leur emploi.

Dans pareil contexte, la désaffection et l'indifférence ne peuvent que grandir et ne sont aucunement compensées par d'autres formes de religiosité. Tout au plus observe-t-on la «réponse providentielle» qu'apporte le mouvement charismatique. Initié au sein du pentecôtisme d'outre-Atlantique dans les années soixante, ce dernier ne tarde pas à gagner l'Europe où il reçoit «un accueil plus ou moins enthousiaste selon les lieux», les citadins se montrant dans l'ensemble, plus réceptifs que les ruraux. Le New Age en revanche, fasciné par les civilisations perdues et les «sagesses antiques» semble déjà avoir vécu et sa dimension religieuse «semble de plus en plus mise en doute». Tout au plus peut-il s'agir d'une «subculture à la recherche de mieux-être par des pratiques parallèles». Quant aux autres NMR (Nouveaux Mouvements Religieux), de l'Antoinisme (qui compterait encore 100.000 adhérents à Liège) à la Scientologie, ils ne font guère le

poids. Bref, on est loin du «déferlement religieux» prôné fin du siècle dernier par divers esprits éclairés.

Les réponses considérées comme passéistes de l'Eglise aux soucis du temps présent attisent également un renouveau de l'anticléricisme qui, des décennies durant, s'est déchaîné à travers la caricature et atteint son apogée en 1905 lorsque la France vote la séparation des Eglises et de l'Etat. Tous les travers des cléricafards et autres corbeaux sont brocardés avec férocité dans ce recueil dédié à l'imagerie libre-penseuse. Mais le temps en a patiné la virulence, de sorte que ces images se regardent avec d'autant plus de curiosité que le thème a inspiré les meilleurs dessinateurs de la Belle Epoque.

Jean-Louis Ormières, L'Europe désenchantée, La fin de l'Europe chrétienne, Editions Fayard, 354 pages, A 20. A bas la calotte, La caricature anticléricale et la séparation des Eglises et de l'Etat, Editions Alternatives, 160 pages, A 29.

Compétences

Créatifs culturels contre communautaristes

VERONIQUE RICHEBOIS

Les Echos 28 février 2006

Après les « bobos » voici les « créatifs culturels », férus de développement personnel et d'ouverture aux autres mais menacés par le retour aux communautarismes. Ce livre, paru en 2000, devenu l'une des bibles des « planners » stratégiques en agence et des traqueurs de tendances, fut le premier à employer le terme de « créatifs culturels ». C'est une montée en force progressive, une prise de pouvoir silencieuse, que personne - ou presque - n'a vue venir. C'est la victoire médiatique de ceux qui précisément, n'ont que méfiance à l'égard des médias, tout comme ils n'ont qu'attention suspicieuse à l'égard de la société de consommation : les « créatifs culturels ». Déjà, on estime leur nombre entre 80 et 90 millions dans la communauté européenne.

Eric Seulliet, directeur associé d'E-mergences, réseau de consultants en « prospective appliquée », vient tout récemment d'entreprendre une étude destinée à mieux cerner cette caste mystérieuse en France, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Norvège et en Hollande : ses résultats seront disponibles dans un mois. Tandis que le Japon et le Brésil orchestrent des recherches parallèles. Le tout afin de répondre à un ensemble de questions : qui sont ces créatifs culturels ? D'où viennent-ils ? Et que veulent-ils en définitive ?

On avait pourtant croisé cette nouvelle espèce en France, en 2003, au moment de la flambée de la contestation des anti-pubs. Sans forcément les identifier. Quel courant culturel cohérent pouvait en effet rassembler une population aussi disparate, associant post-soixante-huitards, individus soucieux d'engagement citoyen, engagés dans des actions de bénévolat, profs, féministes, jeunes épris d'écologie, de développement durable et contestant la pollution visuelle de la publicité, et classes moyennes saturées des appels à une « surconsommation » systématique ?

Un quart des Américains

Les prises de position anti-pubs de cet ensemble éclectique - mais disposant d'un point commun : un niveau d'éducation supérieur à la moyenne - avait, pour la première fois,

posé la question de l'existence d'un mouvement inédit, qui ne serait ni traditionnel, ni libéral, ni exclusivement altermondialiste. Et ne serait pas la énième décalcomanie des « bobos » de David Brooks, ou des « nonos » de Naomi Klein, l'auteur de « No Logo ».

Un indice aurait pourtant pu jeter une lueur de compréhension. En 2000, en effet, un chercheur, Paul Ray, et une psychologue, Sherry Ruth Anderson, publient aux Etats-Unis un ouvrage, fruit d'une enquête de plusieurs années, « L'Emergence des créatifs culturels. Enquête sur les acteurs d'un changement de société », qui sera traduit en France un an plus tard aux éditions Yves Michel. Pour la première fois, le mot de « créatifs culturels » est prononcé.

Depuis cette date, le mouvement - et le livre, devenu l'une des bibles des « planners » stratégiques en agence et des traqueurs de tendances - n'a fait que gagner en influence. De fait, il propose un socle commun de valeurs, une cohérence inédite et une grille d'interprétation aux prises de position d'une population jugée jusqu'ici trop éclectique pour constituer une tendance digne de ce nom. Tout en intéressant bien évidemment les entreprises comme les agences de pub travaillant sur les marques et la manière dont ces dernières s'adressent aux consommateurs.

Car les « créatifs culturels » ne sont pas tout à fait des consommateurs comme les autres. Opposés à la surconsommation, en quête d'authenticité, « ils se révèlent des consommateurs attentifs, écrivent Paul Ray et Sherry Anderson. Ils achètent et utilisent les enquêtes de consommation sur la plupart des biens d'équipement durable (machines, voitures, produits électroniques...). Dans leur majorité, ce sont eux les acheteurs attentifs, bien informés, ceux qui n'achètent pas de manière impulsive mais réfléchie. Ils font souvent des recherches avant l'achat et sont pratiquement les seuls consommateurs à lire régulièrement les étiquettes. » Et alors qu'ils ne représentaient, selon les auteurs, que 5 % de la population américaine au début des années 1960, ils constitueraient aujourd'hui - au minimum - un quart des Américains, et progresseraient au rythme soutenu de 3,5 % par an. Plus qu'une tendance, donc, une population, voire un électorat en soi.

« Une population qui a peur »

Mais au moment même où ce nouveau courant culturel travaillant à un monde plus équitable semble trouver, enfin, une forme de reconnaissance et de légitimité, un autre courant émergent le menace assez brutalement : « L'expression d'une population qui a peur - de l'environnement, du terrorisme, de la grippe aviaire, de la mondialisation... - et qui, au lieu de se poser des interrogations citoyennes, de s'ouvrir aux autres, de s'interroger sur son devenir individuel, à l'inverse, se crispe, se rétracte, verse dans le communautarisme », intervient Françoise Bonnal, présidente de Brand & Business (groupe DDB).

Un symptôme ? Le changement radical, en l'espace de deux ou trois ans, de la communication publicitaire automobile, traductrice assez classique de l'inconscient collectif : « Au début des années 2000, reprend-elle, on communiquait sur la fiabilité, la sécurité, la responsabilisation du conducteur vis-à-vis de sa famille comme des piétons ou des autres automobilistes. Aujourd'hui, quels nouveaux modèles s'affichent sur les publicités ? De véritables bolides, des voitures de course puissantes, carrées, «faites pour avaler de la route», attaquer ou se défendre. On est bien loin des formes féminines, arrondies, mises en valeur jusqu'à la fin des années 1990... »

Qui l'emportera alors des deux courants qui, à l'image de deux planètes emportées par leur vitesse, menacent d'entrer en collision brutale ?

La question reste ouverte. Même si Françoise Bonnal, constatant l'évolution des rapports de travail au sein des entreprises (plus d'autorité horizontale, légitimée par la compétence plutôt que par un ordre hiérarchique strict, plus de travail collectif mené en

coopération et en « réseaux » que dicté verticalement, plus de cadres moyens ou supérieurs engagés dans des démarches de développement personnel...) parie plus « sur l'ouverture, l'optimisme, l'invention d'un nouveau monde, plutôt que sur le refuge dans des modèles anciens comme le communautarisme, l'individualisme et l'esprit de survie. Mais je suis parfaitement consciente qu'il s'agit là d'un pari, et même d'un acte de foi... »

Créatifs culturels : qui sont-ils ? La plupart des créatifs culturels proviennent de classes moyennes et CSP+, et tous ont un niveau d'études élevé. Ils sont les continuateurs ou les héritiers de divers mouvements - écologistes, anti-racistes, contre-culture des années 1960, new age - jusqu'ici épars et éclectiques. Ils partagent des préoccupations communes : L'ambition d'un engagement citoyen. La poursuite de la défense des intérêts des femmes. Le développement durable. La recherche d'une dimension spirituelle. Le refus de la mondialisation libérale. Un intérêt soutenu à l'égard des médecines parallèles, du yoga, de la sophrologie....Le fait que ces différents centres d'intérêt ne fassent pas partie des priorités des classes ouvrières, explique, selon les sociologues qui se sont penchés sur la question, leur moindre représentation parmi les créatifs culturels. Ils s'opposent à deux autres catégories, selon le sociologue américain Paul Ray : les « traditionalistes », qui ont conservé une forte mentalité post-années 60 et les « modernistes », plus ouverts mais également plus matérialistes.